



FERNAND AUBERJONNOIS,  
ÉCRIVAIN

## Le plus cosmopolite des Vaudois

Si certains aiment ramener l'œuvre de René Auberjonois à ses odeurs de terroir, son fils aura du mal à passer par cette moulinette: Fernand est le plus cosmopolite des Vaudois. On le sait depuis l'an dernier, quand ce globe-trotter décida de passer aux aveux. Cela nous valut un premier volume de Mémoires («Entre deux mondes», Metropolis, 1993). Une gourmandise. Une œuvre qui séduisait déjà par la réjouissante humeur de celui qui a trop fréquenté le monde pour le prendre complètement au sérieux. L'hu-

mour, la modestie et l'élégance du style sont les vraies valeurs que cultive cet homme de plus de 80 ans.

Fernand Auberjonois a ainsi raconté son histoire qui a souvent croisé la grande: Ramuz et Stravinski qui peuplent ses souvenirs d'enfance, l'Amérique qu'il découvre comme un rêve en cinémascope, l'armée US dans laquelle il s'engage et qui lui fait découvrir les plages d'Afrique du Nord et celle d'Omaha Beach, la France libérée et l'Allemagne vaincue... Arrivé aux années maccartistes, le mémorialiste posait la plume. S'il a décidé de la reprendre, c'est non pour raconter la suite mais une autre vie. «Entre deux mondes» était l'histoire d'un Européen qui se sent pousser des racines américaines. «L'air d'ailleurs», qui vient de paraître, retrace lui «une seconde vie, elle aussi de quarante ans. Celui qui la raconte s'efface devant l'événement en parcourant un monde en désordre, plein de menaces et de colères rentrées. Quand on dit «je» c'est pour s'avouer DP, Personne Déplacée.»

Il fut un temps béni où le reporter pouvait encore se prendre pour Tintin. Fernand Auberjonois l'a connu et en a profité. «L'air d'ailleurs» est celui qu'il s'en va respirer aux quatre coins d'une planète divisée par la guerre froide. Il est à Berlin quand un mur s'y élève à toute vitesse. A Moscou où il trinque avec Brejnev. En Algérie où le rêve colonial se trouble comme le pastis. A Prague quand la ville connaît son plus beau printemps. Sur le toit du monde, dans le désert, au milieu de la multitude, partout où l'humanité bouillonne et attire le journaliste. Se sentant de partout et de nulle part, Fernand Auberjonois est à l'aise dans ce rôle de passe-murailles. «*Mon ambition, avoue-t-il, est d'avoir une tombe au sommet d'une montagne avec l'inscription "mort en mer".*»

Voyager c'est aussi perdre ses illusions. En prenant l'habitude de passer le rideau de fer, Fernand Auberjonois découvre qu'il ne sépare pas deux univers imperméables l'un à l'autre; en lisant Kipling à Peshawar, il réalise à quel point cet écri-

vain est bavard; en arpentant la planète sans relâche, il prend conscience qu'elle n'est qu'une peau de chagrin. Il y a dans la manière de l'auteur une sorte de désenchantement sans tristesse. Le temps a passé sur ses souvenirs et il arrive que les agitations de l'histoire disparaissent au profit d'un détail. On aime cette évocation d'une lessive séchant sur les défenses antichars de la ligne Hindenburg. La vanité de ce Nabab himalayen roulant en Rolls sur ses trois kilomètres de route carrossable. Ou cette simple présence de la plaine hongroise, très noire, avec ses oies marchant en file indienne. L'air d'ailleurs n'est certainement pas meilleur que celui qu'on respire chez soi. Mais il permet de savoir où l'on se sent vraiment chez soi. Quand il retourne à New York, Fernand Auberjonois fait songer à un homme couvert de maîtresses qui retrouverait la seule femme qui compte, la sienne.

Michel Audétat

«L'air d'ailleurs», de Fernand Auberjonois, Metropolis, 188 p.